

LOUIS CALAFERTE

# LIMITROPHE

récit



DENOËL

Extrait de la publication



*Envoyez-nous vos nom et adresse en citant ce volume et nous nous ferons un plaisir de vous transmettre gracieusement et régulièrement notre bulletin littéraire qui vous tiendra au courant de toutes nos publications nouvelles.*

Diffusion DENOËL  
14, rue Amélie, Paris, 7<sup>e</sup>



## LIMITROPHE

DU MÊME AUTEUR

Requiem des innocents, 1952, *Julliard*

Partage des vivants, 1953, *Julliard*

Septentrion, hors commerce,  
« *Cercle du Livre Précieux* »,  
*Editions Tchou*, Paris, 1963

No man's land, « *Les Lettres Nouvelles* », 1963,  
*Julliard*

Satori, 1968, *Denoël*

Rosa mystica, 1968, *Denoël*

Portrait de l'enfant, 1969, *Denoël*

Hinterland, 1971, *Denoël*

Mégaphonie, théâtre, 1972, *Stock*

LOUIS CALAFERTE

# LIMITROPHE

récit

DENOËL

*L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à quinze exemplaires sur hélio mat, dont dix exemplaires numérotés de 1 à 10 et cinq exemplaires hors commerce marqués de A à E.*

© 1972, by *Éditions Denoël, Paris 7<sup>e</sup>.*

*Ainsi donc, si l'introverti intuitif  
disait ce qu'il perçoit réellement, per-  
sonne ne le comprendrait.*

C. G. JUNG.



I

A TEMPO



*Je saisis le mouvement ectoplasmique.*



*T'es-tu promené dans les profondeurs  
de l'abîme ? Les portes de la mort t'ont-  
elles été ouvertes ? As-tu embrassé du  
regard l'étendue de la terre ?*

JOB, XXXVIII, 16, 18.

*Maintenant tu subis la radiation de la  
Claire Lumière de Pure Réalité. Recon-  
nais-la.*

CHIKHAI BARDO.

Un espace s'éteint. Un autre s'éclaire. Graduelle-  
ment. Simultanément.

La souffrance se fait sentir, tend à l'aigu, sou-  
dain agitée, perdant de sa maîtrise, comme désori-  
entée, cherchant à rattraper cela qui, ordinaire-  
ment, la prolonge, qu'elle sent fuir sous elle, n'offrir  
plus la prise habituelle. Elle résiste, voudrait s'im-  
planter mieux.

Là où elle fut souveraine, elle n'est plus que  
tolérée, en passe d'être exclue.

Elle n'entend pas être délogée. Elle sait où,

comment pousser ses pointes. Débordée, elle a, dans son arsenal, recours aux plus décisives.

Elle agresse, fore. Ses tentatives ne portent plus comme auparavant, lorsqu'il lui était aisé, par une impulsion moindre, de vérifier le champ de ses possessions, de prévoir la proche soumission de ces zones qu'elle se préparait à annexer.

Il y a eu recul, renversement.

Elle s'efface malgré elle devant une force nouvelle qui progresse vite ; ennemie dure neutralisant ce qu'elle occupe.

Elle se heurte à l'incompréhensible.

La souffrance se fait sentir, mais il n'y a plus possibilité de souffrir.

Ce qui régresse, régresse devant l'ombre montante.

Marée régulière, coagulante.

Elle provient d'un centre dans la forme, qui ne la secrète pas, alimentée d'ailleurs.

Elle n'est que la faible retombée d'une condensation d'ombre. Sa poussière.

Rivalité entre deux énergies qui se croient contraires.

La lutte dans les profondeurs est inévitable, qui ne ménagera rien sur les emplacements successifs où elle se développera ; jusqu'à ce point d'éclaircie dans ces deux consciences brutes auquel elles saisiront qu'elles ne sont pas antagonistes, mais sœurs jumelles.

L'instant de cette révélation peut être longuement retardé, les violences atteindre au paroxysme.

Épaisseur stupide, la chair est inactive.

Ce n'est pas une ombre angoissante. Elle se fait accepter, nécessaire.

Elle est logique.

L'angoisse existe, en marge, dans une espèce d'ornière proche, définitivement extérieure.

On s'y agite, avec des larmes, des grimaces, des gestes de rappel. Inutiles émois.

Qu'ont-ils à se démener de la sorte ?

Tout est simple. Egal. Autre.

De ce grouillement, en voie de délivrance.

Certitude apaisante d'en être bientôt soustrait.

Pourquoi si longtemps avoir séjourné là ?

Encore dans l'épaississement, mais s'élevant vers sa surface, léger, fait pour l'envol.

Le pesant est apitoyant.

Quitter est la solution ultime.

Ce qu'il fallait apprendre.

L'ombre n'étreint pas, elle ensache par une manœuvre souple, sans secousse, duveteuse.

Savante, plastique, elle respecte l'allongement, les courbes, les raidissements.

Elle prend. On se prend à elle. Accouplement étroit.

Quelques soubresauts, un défi, un refus ; sans conviction, sans suite.

On se pense ainsi.

On attend.

Retomber dans la main régente qui, de tout temps, guida, mais la face en est différente, plus sûre l'assise, la perfection visible. Elle n'a plus à se contracter pour infléchir. Elle s'offre, région claire propice à la résidence.

C'était cela.

Délestement. Les derniers liens flanchent.  
Aversion pour cette pétrification mutilatrice.  
Désormais, l'essor, la libre voie, le réel.  
Là, inerte, l'ossifié, l'insignifiant.

Rupture avec le résidu.



*Limitrophe* est la troisième et dernière étape de l'itinéraire entrepris avec *Portrait de l'enfant*, poursuivi avec *Hinterland* et qui pourrait se définir comme une exploration consciente de l'inconscient. Ce que l'auteur cherche à cerner, c'est le cœur même de la personnalité humaine, son noyau.

L'histoire est celle d'une maladie à la fois organique et mentale, avec les thèmes sans cesse repris de la douleur, de la prostration, de la dépendance envers autrui. C'est aussi, à un niveau supérieur, la recherche angoissée d'une issue qui s'entrevoit tantôt avec le dégoût de la chair, la fuite hors de soi, la soif de la destruction ; tantôt avec l'atonie, la paralysie progressive, la pétrification : l'état de gisant auquel le livre aboutit.

Bien qu'ayant rompu avec une technique traditionnelle du roman, Louis Calaferte a écrit ici un véritable roman dont le « suspense » intériorisé est constant. Peu d'écrivains peuvent se permettre de telles incursions dans l'étrange.